

Collard, Chantal. *Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix 1900-1960*. Montréal, Boréal, 1999, 194 p. ISBN 2-8905-2959-2.

Serge Gauthier

Volume 5, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/019045ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/019045ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauthier, S. (2007). Compte rendu de [Collard, Chantal. *Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix 1900-1960*. Montréal, Boréal, 1999, 194 p. ISBN 2-8905-2959-2.] *Rabaska*, 5, 152–154. <https://doi.org/10.7202/019045ar>

plus tard, on abandonne l'argile de la Calway, qui tend à se déformer à la cuisson, au profit d'un kaolin étatsunien. Le Syndicat des céramistes paysans de la Beauce disparaît de la raison sociale qui, à compter de 1965, se transforme en Céramique de Beauce. La compagnie connaît des succès inespérés ; avec ses 2 300 000 pièces produites en 1973, c'est la plus grosse entreprise du genre au Canada, ce qu'elle est toujours en 1979. Mais, la contraction économique des années 1980 a raison de l'entreprise dont la faillite est enregistrée le 11 mai 1989. De la couleur locale que les premières productions voulaient transmettre, dans des réalisations souvent importantes et soignées, l'entreprise a plus tard lorgné vers des influences étatsuniennes et anglaises, ce qui est contraire à l'esprit initial *Arts and Crafts* qui mise sur la couleur locale par la forme et les matériaux.

Le livre que les trois auteurs nous ont donné fait désormais partie du coffre à outils des spécialistes de la culture matérielle du Québec, en plus des collectionneurs. Cet outil efficace doit une grande part de son caractère à la maison d'édition : les éditions GID. La mise en page n'y est pas celle du « beau livre » de table de salon, souvent plus exhibé que lu. À travers un texte serré sur deux colonnes, en caractères petits, et au moyen de planches qui sont autant de vitrines où sont sagement rangées les pièces, le livre va droit au but, privilégie le ton juste, « livre » la marchandise sans tentative de séduction du lecteur. Ici, le lecteur n'est pas séduit par l'artifice mais bien par le contenu. L'écrit n'est pourtant pas lui-même sans reproches, car on y sent l'exécution à trois mains. La chronologie serrée de l'introduction, magnifiquement concise, donne à conclure que les chapitres suivants contiennent des redites. Mais on oublie ces détails tant le livre parle d'abondance.

YVAN FORTIER

Parcs Canada, Québec

COLLARD, CHANTAL. *Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix 1900-1960*. Montréal, Boréal, 1999, 194 p. ISBN 2-8905-2959-2.

Ce livre n'est pas récent. Il faut en convenir. Mais y revenir n'est pas sans intérêt en ceci que la problématique alors neuve du livre a peut-être aujourd'hui pris quelques rides. Ou alors pas vraiment ? Il faut voir...

D'entrée de jeu, il faut laisser tomber la factice confidentialité scientifique : le Cap-Saint-Michel de Chantal Collard est bel et bien la Petite-Rivière-Saint-François dans Charlevoix. Disons de plus que nous convenons

de ne pas relever ici la section historique sur la région charlevoisienne qui a bien vieilli, car l'historiographie à ce sujet s'est beaucoup étoffée depuis 1999. Les notes historiques de Madame Collard paraissent de ce fait quelque peu désuètes mais il serait difficile de le lui reprocher.

Nous sommes devant une étude anthropologique que je qualifierais de traditionnelle et surtout de monographique. Une enquête de terrain qui remonte en fait aux années 1980. Les analyses sur le système de parenté se présentent en quatre parties qui se suivent et se complètent : le pays de mes ancêtres ; l'économie de la parenté ; les idéologies de la parenté ; l'alliance. Les sections 1 et 2 sont plus descriptives sur le village lui-même et campent en quelque sorte le milieu au moment de la recherche soit les années 1980 ; les sections 3 et 4 tiennent plus du relevé d'enquêtes et, en ce sens, ont moins vieilli, demeurant une sorte de portrait de la localité surtout pour les années d'avant 1960.

J'avais émis quelques réserves lors de la parution du livre sur le titre et sur sa conclusion où l'auteur parle de famille, de village et de nation (*Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2003). Je n'aimais pas ce rapprochement un peu forcé entre le « local » et le « national ». Chantal Collard m'avait même indiqué à l'époque que ce titre venait plus de l'éditeur que d'elle-même. Je répète quand même que le cheminement intellectuel qui convie l'expérience dite « familiale » vécue à Petite-Rivière vers un espace national est hasardeux. Ce lieu, en fait, ne ressemblerait pas à ce chapitre à bien d'autres villages charlevoisiens différents sur le plan géographique, et ce, à une échelle régionale. Alors, lorsque l'on glisse vers le « national, » le risque est grand d'exagérer la mesure. Je crois que plus personne aujourd'hui ne cherche ce village d'« irréductibles Québécois » qui saurait témoigner d'une culture nationale : ce village modèle expliquant alors la durée ou la totalité de la culture nationale. Cette façon de voir fait plus partie d'une construction intellectuelle un peu dépassée que n'importe laquelle réalité réelle ou inventée. Non, Petite-Rivière-Saint-François ne saurait refléter à lui tout seul ou même partiellement une quelconque nation québécoise d'hier ou d'aujourd'hui.

Je pense aussi avoir discuté de la notion d'isolement relatif de Petite-Rivière avec Chantal Collard. Elle y revient elle-même dans une recension récente qu'elle a faite de l'*Histoire de Charlevoix* que j'ai rédigée avec Normand Perron et s'interroge aussi là-dessus. Une relecture de son livre me conforte dans ma position préliminaire et je crois sincèrement que Chantal Collard a quelque peu exagéré cette notion d'isolement lors de son enquête. Je dois répéter cependant qu'au moment de la rédaction de son ouvrage le matériel historiographique demeurait un peu mince sur Charlevoix, mais par ailleurs le concept de construction d'un milieu « idéal » de l'enquête anthropologique était bel et bien en discussion. La manière de relever les

faits sur le terrain amène souvent les conclusions et même elles semblent existantes au préalable : il est difficile de ne pas sentir une certaine hauteur de point de vue face aux gens de Petite-Rivière et cela même dans l'amour que la scientifique qu'est Chantal Collard paraît leur porter. Et cet amour aussi n'est-il pas un peu condescendant ? L'anthropologue Marius Barbeau n'aimait-il pas parfois tellement la réalité de ses informateurs qu'elle en devenait un peu suspecte à cause de cela ? Et où se situe le sentiment d'égalité entre un enquêteur ou une enquêtrice omniscients et un informateur qui ne parle en fait que par la bouche ou le récit de l'universitaire ?

Il reste à n'en pas douter une description solide des mœurs familiales de Petite-Rivière dans l'ouvrage de Chantal Collard. Ce portrait d'avant 1960 peut être attachant mais inquiétant aussi ; Chantal Collard a-t-elle bien vu certaines ruptures qui morcelaient pourtant le paysage que d'aucun semblait trouver idyllique ? Comme disait la syndicaliste charlevoisienne Laure Gaudreault (1889-1975) : « ce n'était pas le bon vieux temps, on s'est arraché le cœur à le changer ! » On aurait aimé trouver un peu de cela dans le relevé de Chantal Collard. Et pourtant le passé d'un village – et même celui réputé si isolé de Petite-Rivière – n'est jamais totalement monolithique.

Au détriment d'une relecture de l'ouvrage de Chantal Collard reste surtout la transformation qu'a subie Petite-Rivière depuis les vingt dernières années. Ce milieu au cœur d'un développement touristique sans précédent autour du centre de ski Le Massif et des projets de l'entrepreneur Daniel Gauthier (autrefois du Cirque du Soleil) n'est plus le même désormais. Visité et revisité par le regard de l'Autre, il est devenu autre. A-t-il changé sur le fond ? Totalemment et pas du tout à la fois, faisant ainsi du travail de l'anthropologue Chantal Collard datant d'il y a vingt ans une photographie peut-être un peu grossissante d'un village d'hier en quelque sorte disparu. Pour cet effort scientifique, il faut sincèrement être redevable à Chantal Collard.

Une écrivaine d'hier, Marthe B. Hogue, disait de Petite-Rivière que c'était « un trésor dans la montagne » qui restait en quelque sorte à découvrir dans les années 1950. Ce « trésor » a fait l'objet du regard de l'anthropologue et de l'entrepreneur depuis ce temps. Chacun de ces regards a transformé le lieu, mais celui de l'entrepreneur l'a peut-être rendu même différent de lui-même. Restera-t-il demain quelques traces des traditions familiales d'hier à Petite-Rivière ? À tout prendre, la recherche de Chantal Collard demeurera pour témoigner de ce que ce village a été, de ce qu'il ne sera jamais plus et finalement de ce qu'il n'a jamais été complètement.

SERGE GAUTHIER

Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix